

Commission civisme du samedi 16 mai 2009

Etaient présents :

- Bourgogne (Marie-Josèphe de Bergh, M.J Ferrand)
- Grenoble (Jacqueline Garin, Dominique Mattei, Chantal Maziou, Michèle Poncelet),
- Ile-de-France (Aleth Briat, Pierre Kerleroux, Jean-Marie Noël, Hubert Tison),
- Lyon (Claire Pagnon-Pila)
- Nord-Pas de Calais (Fabienne Laude)
- Picardie (Christine Guimonnet),
- Poitou-Charentes (Claude Morillon),

Excusés : Hubert Boulet, Christine Excoffier, Isabelle Cureaux, Véronique Poggioli, Gilles Tremege, Michèle Urvoas

Rencontre avec Michaël Prazan



Nous recevons le documentariste **Michaël Prazan**, pour évoquer son film *Einsatzgruppen*, diffusé récemment sur la chaîne France 2.

Première partie : Les fosses (jeudi avril)

Seconde partie : Les bûchers (jeudi avril)

Dvd : *Einsatzgruppen, les kommandos de la mort*, France 2, mai 2009

Aux origines du film :

Pourquoi ce film ? Pour des raisons très simples liées à la prise de conscience de l'urgence du temps qui passe. J'ai auparavant réalisé un film sur le massacre de Nankin : après un mois passé en Chine pour rencontrer les victimes, je me suis rendu au Japon pour voir les bourreaux, qui sont nombreux et n'ont aucune difficulté à raconter, car ils n'ont jamais été inquiétés et ne risquent aucune sanction. Cela facilite la liberté de parole.

C'était le dernier moment possible pour un film sur les massacres en Europe de l'Est perpétrés sur les juifs (et d'autres groupes de population) par les Einsatzgruppen mais aussi d'autres catégories de tireurs. Car il y avait la question des supplétifs locaux qui se révèlent aussi être les principaux exécuteurs. Les supplétifs ont immédiatement participé aux tueries en Lituanie, un peu moins en Ukraine où ils se généralement contentaient d'encadrer les massacres, d'une façon d'ailleurs très brutale.

Au moment où je rédigeais le texte de présentation pour France 2, le roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* sortait en librairie. Puis, ce fut le tour du Père Desbois avec ses travaux sur *la Shoah par balles*. Le contexte était donc favorable.

Le film était prévu pour durer 90 minutes mais à mon retour d'Ukraine, j'ai demandé à la chaîne de doubler le temps d'antenne pour pouvoir réaliser un film en deux parties. France 2 a tout de suite accepté.

La recherche des images :

Quels types d'images ? Quelles origines ?

J'ai profité d'un voyage à Washington pour passer quelques jours au Musée mémorial de la Shoah (*United States Holocaust Memorial Museum*), qui centralise de nombreuses archives dont les originaux peuvent se trouver ailleurs. Les droits appartiennent aux banques d'archives qui détiennent les originaux. J'ai visionné de nombreux films, regardé beaucoup de photos et effectué ainsi une première collecte. Cela a pris un an de préparation avec une assistante : j'ai lu tout ce qui peut exister sur le sujet, la majorité des ouvrages étant en anglais, en particulier les rapports traduits des Einsatzgruppen.

Il existe deux catégories de photographies :

- des photos officielles classées top secret, et qui ont pour la plupart été détruites, sauf quelques-unes qui ont survécu, en particulier celles du massacre de Ljepaja (Libau) ainsi que des clichés de charniers. Des photographes professionnels étaient missionnés par le SD pour prendre des clichés destinés à être joints aux rapports que les Einsatzgruppen devaient envoyer à leur hiérarchie
- une masse considérable de clichés pris par les soldats allemands à l'insu de leur hiérarchie. En effet, dans une circulaire d'août 1941, Himmler et Heydrich interdisaient les photos prises par les soldats. L'Allemagne ayant à l'époque une avance considérable dans le domaine de la photographie et du cinéma, il y avait beaucoup d'images en couleurs et de nombreux soldats disposaient d'un appareil photo Leica. Ce sont donc des photos marginales, prises à la volée, mal cadrées, parfois un peu floues. Elles permettent de voir qu'il y a de la part de leurs auteurs une véritable fascination pour ces tueries. Nous les avons retrouvées dans les archives, chez d'anciens tireurs lituaniens, mais aussi grâce à un ami russe infiltré dans un réseau d'aficionados du nazisme où les membres s'échangent ce type de documents clandestinement dans des boutiques.

Je souhaite en outre nuancer le terme « inédit », souvent employé pour qualifier les images de mon film, car ce qui est inédit en Europe occidentale ne l'est guère en Europe de l'Est. Babi Yar est aussi connu à l'Est qu'Auschwitz l'est à l'Ouest. Mais il y effectivement des images inédites, et j'ai été le premier surpris de ce que j'ai pu découvrir.

Je me suis ensuite lancé dans une seconde phase de recherche, aidé d'une documentaliste lettonne parlant les langues de la région. La recherche concernait cette fois les images filmiques : il y a des images en couleurs, certaines absolument sidérantes. Je fais là référence à un film amateur en couleurs tourné par un jeune soldat, dont la sœur est lasse de deux peluches : il filme une mise en scène avec un simulacre de pendaison des deux chiens en peluche, auxquels il met en suite le feu. Ce même soldat avait filmé les pendus de Minsk (séquence de la première partie du film). Cela montre un élément symbolique de

l'extermination : on tue par pendaison et on se débarrasse des cadavres. Ce film montre aussi une facette des divers traumatismes des acteurs du génocide, en particulier la révélation des pathologies multiples générées par les tueries (dont le sadisme).

Je me trouvais donc avec 70 à 80 heures dans lesquelles il me fallait désormais trier et choisir pour le montage final.

Le Tournage :

J'ai cherché diverses catégories d'intervenants, car je voulais qu'ils soient tous représentés : les rescapés, les historiens, les témoins locaux, les collaborateurs et les SS. Les moyens de les retrouver ont été différents, car il fallait tenir compte que nous trouvions là à une échelle continentale, dans un espace géographique vaste, allant de l'Estonie à la Roumanie, de la Pologne à la Russie.

Les rescapés : il s'agit de la catégorie la plus simple à retrouver, car ils sont très peu nombreux. Ils ont d'ailleurs déjà témoigné, soit par le biais de leurs livres ou en étant cités dans d'autres ouvrages. Aucun n'a refusé de participer à ce film.

Je me souviens aussi de ce jeune procureur américain Benjamin Ferenc, qui a convaincu le Tribunal de Nuremberg d'ajouter un volet sur ces massacres.

Les historiens :

J'ai souhaité réaliser un film de référence et cibler un certain nombre d'historiens travaillant sur le sujet, car ils sont nombreux mais travaillent de manière sectorisée. Et pouvoir privilégier ceux de la nouvelle génération, ceux que j'appellerai « les petits-fils de Raul Hilberg » : le Britannique Martin Dean, dont les recherches portent sur la collaboration, l'Américain Christopher Browning, qui étudie les bourreaux, le Français Christian Ingrao, qui travaille plus spécifiquement sur les Einsatzgruppen et la psychologie des tueurs, l'Allemand Jürgen Matteus, le Roumain Radu Ioanin... Je n'ai pas voulu être le seul narrateur et m'appuyer sur ces historiens qui ont défriché de nouveaux chantiers d'études, en particulier pour la question de la diffusion de l'ordre du génocide. A partir de 1941, seuls les hommes juifs sont abattus et quelque temps plus tard, les femmes et les enfants sont systématiquement abattus.

J'ai souhaité aussi prendre une certaine orientation.

Les tueurs :

En effet, aujourd'hui, la théorie la plus répandue (et c'est celle que je soutiens) part du principe que c'est à partir de visites d'Himmler sur le terrain et de rencontres avec les hauts dirigeants SS et les chefs des kommandos, en Russie centrale et en Ukraine du sud qu'est prise la décision d'abattre systématiquement les femmes et les enfants juifs. Ce sont des directives orales prises en petits comités.

Je suis allé voir en caméra cachée un des derniers soldats d'une de ces unités qui opérait en Prusse orientale. J'ai pu le retrouver à partir d'une liste de noms d'anciens Waffen SS qui avaient témoigné en 1968 lors d'un procès à Hambourg : il y avait leurs noms et les résumés de leurs dépositions. J'ai effectué mes recherches avec un Allemand, Jean-Christophe Caron.

De retour d'Ukraine, après des revers liés à la difficulté des témoignages devant la caméra (les gens parlent mais on sent très bien qu'ils ne disent pas toute la vérité...), je ne souhaitais pas procéder de la même manière avec les SS : nous avons donc monté un scénario tout à fait

crédible, en nous présentant comme les petits-fils de deux anciens SS ayant réellement existé, l'un d'entre eux ayant été basé à Minsk. L'un des SS interrogés (les SS ont facilement ouvert leur porte) se souvenait effectivement de ce « grand-père » à la fois inventé mais bien réel mais aussi de la visite d'Himmler venu leur expliquer qu'ils devaient être courageux car amenés à faire des choses très difficiles. Après une discussion en petit comité, ils furent très vite envoyés assassiner des femmes et des enfants juifs. Cela permet donc de trancher dans le débat historique.

Je n'ai pas rencontré de membres des Einsatzgruppen proprement dit, car ils n'étaient pas forcément de très jeunes gens au moment des tueries : ils sont morts ou alors trop âgés pour parler.

Les témoins locaux :

Il s'agit de la catégorie la plus délicate et j'ai eu besoin d'interlocuteurs sur place. Il y a beaucoup à dire sur la mémoire locale et les distorsions dont elle peut faire l'objet. C'est un vrai problème et un vrai choc. Je prends l'exemple de la Galicie qui était, et est encore aujourd'hui, un bastion du nationalisme ukrainien. Avec une historienne locale qui travaille sur les fosses juives (car il y a aussi les fosses du NKVD), nous avons superposé la carte des fosses juives et la carte de la Galicie et la première carte fait quasiment disparaître la seconde ! Il y a eu un acharnement dans l'horreur. D'un côté des fosses juives abandonnées, pillées, et de l'autre, des mémoriaux entretenus en l'honneur de la SS Galicia et de l'UPA (à Lviv, il y a même eu une manifestation en leur honneur !). C'est très choquant, avec un hiatus mémoriel scandaleux et il faut en comprendre les causes.

Peu nombreux sont ceux qui s'intéressent au sujet en Europe orientale. Ils ont à chaque fois une vision locale des faits, pas de vision d'ensemble de ces massacres de masse. Saulius Berzinis, un documentariste lituanien qui fut mon « fixeur » sur les pays baltes, et qui a consacré ces vingt dernières années à filmer les traces du génocide dans son pays, sait tout sur le cas lituanien mais ignore l'existence du terme Einsatzgruppen et le champ géographique de l'ampleur du massacre lui est inconnu.

Il y a une verticalité et une horizontalité depuis le début de l'opération Barbarossa jusqu'aux chambres à gaz. C'est une seule histoire, où chaque étape constitue un des rouages du génocide dans sa totalité.

Ces témoins sont une réalité complexe. Ceux qui parlaient ont assisté aux tueries mais j'ai été tenaillé par une question : quelle(s) responsabilité(s) ont-ils eue(s) ? J'étais en outre un peu prisonnier de ma « fixeuse » ukrainienne qui traduit mais en même temps fait écran, car elle est animée d'un sentiment patriotique ukrainien et oriente aussi le témoignage. Cela favorise une sorte de zone grise, de brouillage...

Certains avaient été réquisitionnés mais leurs récits montraient clairement qu'ils avaient en réalité participé aux massacres. Avec Olga et un assistant technique originaire de Crimée, et donc pro-russe, j'avais deux éclairages contradictoires. Dans cette région, la guerre de 1939-1945 n'est pas terminée. Cette idée que rien n'est véritablement fini, tout comme le clivage idéologique entre l'Ukraine de l'Ouest et celle de l'Est sont encore très présents dans les mentalités locales. Le choc de ces réalités très actuelles montre que la déflagration de 1941 est palpable dans les discours, dans les lieux.

J'ai donc résolu de ne choisir que des témoins dont l'âge prouvait sans aucun doute possible qu'ils n'avaient pas participé aux tueries.

Ce furent deux années de travail, deux années difficiles, que j'ai pris à bras le corps, un peu comme une mission, car d'une certaine manière, je me sentais en dette vis-à-vis des rescapés. J'étais parti à reculons en Ukraine et ce lien avec les rescapés a nourri ma détermination. C'était le dernier moment pour sauver les dernières preuves de ces tueries.

Discussion :

Une première série de questions porte sur les images. Ne risquent-elles pas par leur dureté, de développer une fascination morbide ?

Michaël Prazan : J'ai essayé de ne rien laisser au hasard et je n'ai pas travaillé avec le parti pris de choisir les images pour choquer. Je donne un exemple : il y a toujours le fil chronologique pour servir de cadre. Il y a les chiffres, les images des massacres en Ukraine et la première partie se termine par les photos du massacre de Ljepaja. Ce sont des clichés pris par les Nazis car il faut comprendre qu'ils faisaient poser les victimes avant de les tuer. Comment déminer ces clichés ? Par le récit du rescapé, Anders, qui dénazifie les photos, qui montre les gens, qui les nomme, leur redonne leur identité. J'ai toujours eu le souci de ne pas présenter les images n'importe comment, de montrer aussi ce que le commun des mortels ne voit. C'est une mise en abîme, avec un enchâssement de récits qui montre plus que l'image elle-même.

Il y avait de nombreuses images qu'on pouvait difficilement montrer, mais il faut pouvoir montrer les preuves du crime.

J'ai dû imposer le titre, *Einsatzgruppen*, car c'est un terme qui n'est pas très connu, excepté des historiens. Il fut difficile de le faire accepter à France 2 mais je n'ai pas cédé. Toujours avec le souci de contribuer à une diffusion plus large de ce terme (qui ne dit rien mais qu'il faut connaître) mais aussi d'accompagner la diffusion des récentes recherches historiques.

Evoquant Claude Lanzmann, les difficultés auxquelles il a été confronté pour réaliser son film Shoah (plusieurs années de tournage, problèmes de financement, tournage en caméra cachée...), Claude Morillon demande si on peut y voir une sorte de filiation.

Michaël Prazan : Je ne me suis pas posé la question d'une filiation avec Claude Lanzmann, même si j'admire son travail, si je suis flatté qu'on évoque un lien entre lui et moi. Je l'ai déjà rencontré, je pense qu'il a vu le film mais je ne sais pas ce qu'il en pense car il ne m'a pas contacté.

La discussion porte ensuite sur la manière dont nous choisissons les films que nous passons en classe. Le film durant trois heures, il est difficile de le montrer dans sa totalité, mais certains extraits peuvent s'avérer précieux pour la construction du cours. Tout dépend également des priorités pédagogiques que nous choisissons.

Jean-Marie Noël pense que malgré la dureté des images, une partie du film peut et doit être montrée, y compris aux élèves de troisième, la question étant au programme, pour mieux leur faire comprendre ce que fut la Shoah.

Question : Quel est l'état de la mémoire sur place, plus de soixante-cinq ans après les faits ?

Michaël Prazan : Il faut comprendre que c'est une sorte de conflagration atomique, on est dans l'œil du cyclone, le choc des tueries a tout atteint, tout imprégné. Très concrètement, cela se voit dans les forêts proches de Riga, Lvov, Ponary... il n'y a pas d'oiseaux, et ce quelle que soit la saison. Ils sont partis au moment des massacres et ne sont jamais revenus.

Quant au souvenir des gens, leur mémoire a été en quelque sorte « irradiée : ils donnent des détails d'une incroyable précision, dont j'ai aisément pu vérifier la véracité, car disposant pour recouper, des rapports envoyés par les Einsatzgruppen. J'ai le souvenir d'une cette abominable femme lituanienne, dont le père était garde-barrière et qui trafiquait en revendant les vêtements des juifs fusillés et qui, ne peut s'empêcher de rire...et qui vit toujours près de Ponary.

Question : Y a-t-il une prise de conscience de ce qui s'est passé ?

Michaël Prazan : Aucune. Peu de fosses sont encore inconnues, elles ont été presque toutes localisées. Les seuls mémoriaux qui existent ont été élevés par les juifs (à 80 %) et par les Soviétiques. Le gouvernement ukrainien a accepté un monument à Babi Yar mais le mot juif n'apparaît jamais.

Lorsqu'il y a rénovation, mise en valeur du passé juif, c'est exclusivement pour des raisons touristiques. C'est moins vrai à Riga qu'en Lituanie : il y a un musée, dont le directeur maintient un souci mémoriel. Anders a retrouvé 80% des noms des morts de Ljepaja, aidé par un ancien colonel de l'armée soviétique dont la famille a péri lors de ce massacre.

A chaque endroit, il y a au mieux une dizaine de personnes pour entretenir un semblant de mémoire, souvent juifs (et encore plus admirables dans cette démarche mémorielle lorsqu'ils ne sont pas juifs).

Question : Y a-t-il déni ? Regret ? Assument-ils leurs actes ?

Michaël Prazan : Les SS allemands ne montrent aucune culpabilité, même si tout le travail effectué depuis des décennies en Allemagne a permis d'intégrer l'idée que « ce n'était pas bien de tuer des juifs ». Ils ont tout conservé de cette époque, à laquelle ils avaient entre 16 et 20 ans, cette guerre ayant été une page marquante de leur vie. Mais à chaque mention d'une Juden Aktion, ils éprouvent systématiquement le besoin de préciser qu'ils n'étaient les seuls à tuer (« Attendez ! La Wehrmacht était là aussi. »). Ils précisent qu'ils n'étaient pas antisémites, mais qu'ils ont fait leur devoir. On constate toujours la même volonté de dilution des responsabilités.

Michaël Prazan fait naturellement référence aux thèses développées par Christopher Browning dans sa monographie consacrée au 101^e bataillon de réserve de la police allemande, *Des hommes ordinaires* (cf. bibliographie). La dernière édition comporte en outre une postface servant de mise au point après la controverse liée à la parution (et au contenu) de l'ouvrage de Daniel Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler*. Goldhagen s'était également penché sur l'histoire de ce bataillon 101.

Les rapports pendant le tournage étaient cordiaux, nous étions très préoccupés par les aspects techniques, nous jouions un rôle. Avec le tireur lituanien, les rapports étaient plus complexes, car j'avais la certitude évidente qu'il a soixante ans, il m'aurait tiré dessus dans la fosse. Il parlait en étant très précis, très conscient mais jamais assumer la moindre responsabilité, qu'il reportait en permanence sur les Allemands.

Question : Quels furent les échos rencontrés par votre film en Europe orientale ?

Michaël Prazan : C'est difficile...A cause d'un article publié dans Le Monde et qui critique le nationalisme ukrainien, la SS Galicia, et qui émet des doutes sur la pertinence d'une adhésion à l'Union Européenne, je dois être une des personnes les plus détestées en Ukraine.(1)

Question : Fabienne Laude avoue avoir été très choquée, lors d'un voyage à Vilnius, par l'absence du mot juif. Il y a seulement le marquage au sol des limites de l'ancien ghetto.

Vilnius a été une des villes juives les plus importantes d'Europe orientale. On l'appelait aussi la Jérusalem de Lituanie. (2)

Michaël Prazan : Les Litvaniens ont fait table rase de tout cela. Je suis issu d'une famille d'origine polonaise et il y a une différence énorme entre ces pays et la Pologne : il y avait certes beaucoup d'antisémitisme, il y eut de très nombreux délateurs, des collaborateurs, mais les Polonais n'ont pas tiré comme l'ont fait les Baltes, les Ukrainiens...Et effectuer un travail de mémoire était également une des conditions pour l'entrée de la Pologne dans l'Union européenne. Rien n'a été exigé des Baltes dans ce domaine. Et je crains fort qu'on ne demande rien aux Ukrainiens...

Quant à la Biélorussie, c'est encore une dictature, avec une très forte nostalgie de l'URSS. Il faut comprendre que la mémoire juive est portée par les pro-russes. La Seconde Guerre Mondiale s'est gagnée en Biélorussie, région où il y a eu d'incroyables massacres, naturellement de juifs (en 42-43) mais aussi des autres populations locales avec un acharnement anti-slave qui permet de dire qu'on est presque aux portes d'un génocide. C'est un pays martyrisé et en même temps extrêmement courageux.

Question : Que peut-on dire de l'antisémitisme dans ces régions aujourd'hui ?

Michaël Prazan : Il y a toujours eu un antisémitisme endémique et il perdure. L'assimilation des juifs aux bolcheviques fonctionne encore à plein. Le nationalisme de ces pays sortis de l'URSS s'est aussi bâti sur le fait que les autres communautés, nombreuses avant la guerre, ont pratiquement disparu. En réalité, les Ukrainiens, Lettons, Estoniens, Roumains...sont jaloux des morts juifs, pour des raisons nationalistes, liées à leur propre histoire. Ils veulent *leurs morts*. Les Ukrainiens ont régulièrement été massacrés au cours de leur histoire, le retard démographique n'a jamais été comblé (il y a encore aujourd'hui quatre fois plus de femmes que d'hommes). La mise en exergue de la famine des années trente [que les Ukrainiens nomment *Holomodor*] part aussi d'une volonté de régler un compte avec les juifs, et pas seulement avec le passé soviétique. Cela n'est pas anodin. J'ai le souvenir d'un membre de la SS Galicia, qui arborait des décorations nazies, qu'il semblait avoir gardées...et en regardant de plus près, j'ai pu remarquer qu'elles dataient de 1994, 1997..Il n'y avait chez cet homme aucune culpabilité. Il a exécuté des juifs, mais ses parents ont été exécutés par le NKVD (car il y a les fosses avec les juifs et les fosses avec les victimes du NKVD), lui-même a été envoyé au Goulag...tout semble mis sur le même plan, la mémoire est totalement brouillée.

Le fait que l'Ukraine ait souffert des décennies durant du régime soviétique et en particulier de la famine, tabou historique très récemment levé, ne dispense nullement de ce rappel, fût-il gênant, de la participation des Ukrainiens à ces très nombreux massacres de juifs. (3)

Question : Quels furent les échos du film chez les historiens et les rescapés ?

Michaël Prazan : Les retours ont été bons. J'attends encore celui de Christopher Browning. Jean-Christophe Caron, qui est allemand et travaille pour la ZDF souhaiterait qu'il puisse être acquis par la télévision allemande.

Question : *Quels rapports avez-vous eus avec le père Desbois, qui a mené des recherches en Ukraine et a popularisé l'expression « Shoah par balles » ?*

Michaël Prazan : Nous nous sommes rencontrés (nous avons d'ailleurs quelques témoins communs dans nos enregistrements) mais nous n'avons pas collaboré sur ce film.

Question : *Que deviennent les autres images non utilisées dans le film ?*

Michaël Prazan : A la base, j'avais environ 80 heures d'archives. Le montage terminé, le reste a disparu (hors les cassettes VHS qui nous permettaient d'effectuer notre choix) car nous achetons seconde par seconde aux diverses banques d'archives les images choisies pour le montage final. Elles sont transmises en haute résolution et nous n'utilisons donc que les images achetées.

J'ai terminé le film avec un déficit, car si France 2 avait doublé le temps de diffusion, elle n'avait pas pour autant doublé le budget. Les rushes des témoignages ont été achetés par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

Question : *Quel sera le sujet de votre prochain film ?*

Michaël Prazan : J'ai en projet une série de trois fois 52 minutes sur le terrorisme.

Notes :

(1), Michaël Prazan, *L'Ukraine, « pays européen » ? Pas évident.*, Le Monde, 16 septembre 2008

(2) sur la Lituanie, voir en particulier :

Henri Minczelès,

- *Vilna, Wilno, Vilnius. La Jérusalem de Lituanie.* Paris, Éditions La Découverte. 1993 (rééd. 2000)
- *Les Litvaks, l'héritage d'un monde juif disparu* (avec Yves Plasseraud et Suzanne Pourchier), Paris, Éditions La Découverte, 2008
- *Lituanie juive 1918-1940. Message d'un monde englouti* (sous la direction, en collaboration avec Yves Plasseraud), Paris, Autrement, 1996
- *Yiddishland* (en collaboration avec Gérard Silvain), Paris, Hazan, 1999

Yves Plasseraud,

- *Les Etats baltes*, Paris, Clés-Montchrétien, 1996, (2^e éd.)
- *Les Etats baltiques, des sociétés gigognes*, Brest, Armeline, 2006
- *Pays baltes : Estonie, Lettonie, Lituanie*, (en collaboration avec Francis Moulouguet), Paris, Autrement, 2005
- *Guides des capitales baltes* (en collaboration avec Suzanne Pourchier), Paris, Autrement, 1998

(3) Nous citons ici quelques extraits d'un article d'Eric Aunoble, docteur de l'EHESS, *La famine de 1933 en Ukraine, du tabou au totem* (mis en ligne le 23 octobre 2008, <http://cvuh.free.fr/spip.php?article208>)

« En 1983, cinquante ans après, les organisations ukrainiennes lancent une vaste campagne d'opinion qui emploie deux termes fortement évocateurs. La famine est qualifiée d' « Holocauste » et de « génocide ». Le parallèle avec l'extermination des Juifs par les Nazis est conscient. Il s'agit de provoquer le même choc mémoriel que celui qui s'est opéré depuis peu autour de la Shoah. Le dissident Leonid Pliouchtch écrit par antiphrase : « Il est déjà tellement odieux de parler des 6 000 000 de Juifs. Pourquoi salir la conscience européenne, déjà souillée, d'une nouvelle tache sanglante de 6 000 000 de morts ? »

L'initiative est un succès. En France, elle est parrainée par André Glucksmann et Alain Besançon. Aux États-Unis, le Congrès crée une commission d'enquête historique. Au terme des auditions, celle-ci se fonde sur l'« universalité des droits humains et de la souffrance humaine » pour conclure que la famine, sciemment provoquée, visait les Ukrainiens en tant qu'ethnie. Cette victoire stratégique (qui ne sera d'ailleurs pas confirmée par des congrès plus scientifiques rassemblant historiens ou juristes) change la nature de la comparaison avec la Shoah : on ne peut pas parler de révisionnisme, mais sûrement de relativisme

[...] Après 1991, l'Ukraine, devenue indépendante se cherche une légitimité. La référence à un passé commun d'oppression par le grand frère soviétique en fournit une, recyclant à la fois le sentiment antirusse du nationalisme ukrainien traditionnel et l'anticommunisme des mouvements anti-soviétiques. Les « nationaux-démocrates » (souvent d'anciens dissidents) aident les nouveaux dirigeants (tous d'anciens nomenklaturistes) à poser la famine comme totem de la nation et de l'État nouveau. On parle désormais de « *Holodomor* », c'est à dire « massacre par la faim » et non de simple famine (*holod*). [...]

Fonder l'identité ukrainienne sur un martyr, dans une « lacrymogénèse » selon l'expression de l'historien américain Mark von Hagen, montre l'absence de valeurs positives qui pourraient rassembler la population et les « élites ». Cela permet sans doute de conjurer politiquement la menace russe et le danger rouge. Mais c'est au prix de l'exacerbation d'un nationalisme qui dénie aux autres le statut de victime qu'il s'arroge. La famine de 1933 en URSS n'avait pas touché que l'Ukraine et les Ukrainiens, mais les habitants de toutes les régions à blé : Volga, Kouban, Kazakhstan... De plus, en arguant du caractère intentionnel et planifié de la famine, on renonce à comprendre le système stalinien dans sa « complication », selon l'expression de Claude Lefort. Enfin, relativiser le sort des Juifs est dangereux dans un pays où l'antisémitisme s'exprime fortement dans l'espace public alors que la Shoah n'avait pas été reconnue avant 1991, ni assumée depuis. »

Pour aller plus loin :

Bibliographie :

Articles :

Christian Ingrao, *Conquérir, aménager, exterminer ; Recherches récentes sur la Shoah*, Annales HSS, mars-avril 2003, n°2, pp.417-438

Christian Ingrao et Jean Solchany, *La « Shoah par balles », Impressions historiennes sur l'enquête du père Desbois et sa médiatisation*, Vingtième siècle d'histoire, 102,n avril-juin 2009, p. 3-18

Nicolas Weill, *Une nouvelle génération d'historiens allemands a multiplié les champs d'études sur la Shoah*, Le Monde, 22 avril 2005

Thomas Wieder, *L'autre face de la Shoah*, Le monde des livres, 2 novembre 2007 (à propos du dernier ouvrage de C. Browning)

Recherches récentes :

Andrej Angrik, *Besatzung und Massenmord: die Einsatzgruppe D in südlichen Sowjetunion, 1941-1943*, Hambourg, Hamburger Edition, 2003

Christopher Browning, *Ordinary Men : Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, Harper Collins, 1992 ; trad. fr., id., *Des hommes ordinaires : le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, trad. de l'anglais par Elie Barnavi, Paris, Les Belles Lettres, 1994 ; rééd. Tallandier « Texto », mars 2007

Christopher Browning, *Les origines de la Solution finale. L'évolution de la politique antijuive des nazis (septembre 1939-mars 1942)*, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Bernard Frumer, Paris, Les Belles Lettres, 2007

Saül Friedlander, *L'Allemagne nazie et les juifs : les années d'extermination, 1939-1945*, Paris, Le Seuil, 2008

Christian Gerlach, *Kalkuliere Morde : die deutsche Wirtschaft und Vernichtungspolitik in Weißrussland*, Hambourg, Hamburger Edition, 1999

Raul Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe*, (3 tomes réédités en collection de poche Folio), mais aussi *Exécuteurs, victimes témoins, la catastrophe juive 1933-1945*

Ralf Ogorreck, *Einsatzgruppen, les groupes d'intervention et la « genèse de la solution finale »*, Paris, Calmann-Lévy

Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien, 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, Munich, Oldenburg, 1996

Antonella Salomoni, *L'Union soviétique et la Shoah*, Paris, La Découverte, 2008

Autour des travaux du Père Patrick Desbois :

- *Porteur de mémoires*, Paris, Editions Michel Lafon, 2007
- *La Shoah par balles : les fusillades massives des juifs en Ukraine 1941-1944*, catalogue de l'exposition du même nom, Mémorial de la Shoah (La première partie de l'ouvrage consiste en un rappel des conditions d'existence des Juifs en Ukraine (Boris Czerny), le génocide étant étudié par Edouard Husson
- Dvd *Shoah par balles, l'histoire oubliée*, de Romain Icard, TF1 vidéo, mai 2008

Lexique :

- **SD** : *Sicherheitsdienst* : Service de la sécurité du Reich créé en 1931 par Reinhard Heydrich
- **RSHA** (*Reichssicherheitshauptamt*) : l'Office central de la sécurité du Reich a été créé par Heinrich Himmler le 22 septembre 1939 par la fusion du *SD*, de la *Gestapo* et de la *Kriminalpolizei* pour neutraliser les « ennemis du Reich ». Son premier chef fut le *SS-Obergruppenführer* Reinhard Heydrich jusqu'à son assassinat le 4 juin 1942, puis le *SS-Gruppenführer* Ernst Kaltenbrunner jusqu'à la fin de la guerre.

Rédaction : Christine Guimonnet (coordination de la commission Civisme)